

Introduction et propos. En tant que aumônier au LCC, j'assume bien volontiers l'intention de la quatrième ligne d'action de la CIIP (Conférence Intercantonale de l'Instruction Publique de la Suisse Romande et du Tessin) sur les finalités et objectifs de l'École Publique, du 30 janvier 2003:

*“L'école publique prend en compte et rend accessible la connaissance des fondements culturels, historiques et sociaux, y compris des cultures religieuses, afin de permettre à l'élève de comprendre sa propre origine et celle des autres, de saisir et d'apprécier la signification des traditions et le sens des valeurs diverses cohabitant dans la société dans laquelle il vit.”*

Il est évident qu'un cours d'Éthique et Religion qui se fait à l'École Publique se limite à décrire le phénomène religieux, sans solliciter un choix de foi partagée, ni faire l'apologie (défense / justification) d'un système de foi par rapport à d'autres, ni encore moins chercher à faire du prosélytisme. Il s'agit plutôt de présenter la réalité des faits religieux et encourager les diverses interprétations personnelles de la part des étudiants.

De mon point de vue, je trouve que dans la vie collective, le nœud le plus important se vérifie au niveau de la *liberté religieuse*. On pourra diriger notre recherche sous la lumière d'un principe *raisonnable et vénérable* à la fois: *la liberté religieuse est le fondement de toute autre liberté*.

D'ailleurs, comme la société occidentale a été historiquement et culturellement marquée par le judéo-christianisme, l'École Publique, actuellement, lui réserve une attention particulière. En effet, dirais-je, on ne peut pas connaître l'identité, la culture et la tradition des *autres*, si d'une manière appropriée on ne connaît pas la *sienne*. Une meilleure connaissance de *soi* comporte une meilleure rencontre avec les *autres*. En termes négatifs, il est fort probable que dans un Occident sans identité et culturellement affaibli, nos jeunes risqueraient d'avoir plutôt peur de l'*autre*, parce qu'ils ne le connaissent pas, et de recourir donc aux éclats de la violence. De même, ceux qui viennent de l'extérieur, ne peuvent pas se passer de l'histoire et de la culture du pays qui les accueille.

Dans les présentations de cette première rencontre, étant moi-même venu d'un *autre* pays, j'ai profité des circonstances qui m'ont emmené en Valais pour présenter la notion d' *héritage culturel*. J'ai donné une ... esquisse de l'histoire de ma famille afin d'établir une relation de confiance et d'authenticité avec les étudiants. Il s'agit de mon propre père et de l' *héritage* qu'il nous a laissé:

*“Mon père était un jeune comme vous, dans l'Italie pauvre d'après-guerre, dans les années '40. Après de brèves fiançailles, il se maria avec celle qui sera ma mère. Un oncle maternel, avec une certaine précipitation, se prononça négativement, en disant que mon père n'était pas capable de soutenir une femme. Dès lors, mon père s'engagea toute sa vie pour démontrer le contraire à son oncle et à tout le village, qui évidemment était concerné dans tout mariage. Comme beaucoup de jeunes de son époque, mon père partit vers la Suisse pour chercher du travail, avec un but précis: gagner de l'argent, fonder une famille, et construire une maison pour ses enfants. Et en cela il a bien réussi: il a été un bon travailleur. Voulant donner suite à ses propos, la première chose qu'il fit, plus ou moins inconsciemment, a été de s'acheter un terrain juste en face de cet oncle, pour lui montrer ce qu'il allait faire. Il a donc construit une belle maison avec un grand jardin, une vigne et des oliviers, et il l'a fait 'pour la famille et les enfants'. Au printemps, cette maison était tout en éclat de fleurs et de verdure qui faisaient la fierté de mon père. Mais il y eut un imprévu: les enfants grandirent, imprégnés d'une autre culture et ne voulurent pas retourner en Italie.*

*Là-bas, dans notre région, de nombreux foyers se sont construits de la même manière: l'émigration, le travail, des sacrifices pour la famille et la maison ... Mais le monde allait changer très rapidement, et les enfants ont manifesté des projets qui n'étaient pas forcément les mêmes que leurs parents. En fait, aujourd'hui, on a la claire conscience qu'un enfant n'est pas obligé de suivre le désir, le métier ou l'entreprise de sa famille".*

Cela nous montre comment fonctionne un héritage. Il s'agit d'un rapport entre les générations dans les deux sens: les parents préparent un héritage à leurs enfants, et les enfants de leur côté reconnaissent et *choisissent* l'héritage, tout en laissant tomber les choses qu'ils ne souhaitent pas. De même, l'héritage culturel et religieux ne passe pas d'une génération à l'autre automatiquement, comme par nécessité: ce sont les nouvelles générations qui choisissent et mettent en valeur à leur manière ce qu'ils reçoivent. En histoire comme en culture, cela pose un principe grandiose: ce ne sont pas seulement les parents qui génèrent leurs enfants, mais ce sont les enfants qui choisissent les parents à adopter: "*Graecia capta ferum victorem cepit ...*" "*La Grèce, conquise (par la force) par les Romains, conquiert (par la culture) le vainqueur sauvage*" (Horace, Epist. II, 1, 156). Les Romains étaient forts et belliqueux, mais ils ont réussi à conquérir le monde pour une autre raison: ils ont accepté d'être *seconds* par rapport à une culture infiniment plus développée sophistiquée que la leur, la culture grecque. Les Romains sont devenus grands parce qu'ils ont choisi le juste héritage, le meilleur héritage.

Le Covid-19 survient, et semble réveiller en nous des peurs qu'on pensait avoir oubliées. Nous avons poursuivi jusqu'au paroxysme un modèle trop teinté de globalisation, au détriment de la planète. Autrefois, le virus de la rougeole n'était rien de plus qu'une mutation de la peste bovine transmise à l'être humain lorsque nous avons commencé à domestiquer la vache. Mais la rougeole a pris des siècles pour se propager à travers le monde, et elle l'a fait en mode *trekking*, c'est à dire à *pieds*, en se déplaçant avec les hommes, au fil des générations. Le Covid-19, en revanche, a pris l'avion, il s'est subitement répandu d'une manière exponentielle. Le Covid-19 peut être considéré comme le pire fruit d'une certaine façon de globaliser le monde. En effet, un progrès peut-il être *sans limites, sans aucune impossibilité*? Ou bien devons-nous changer de direction, en lui reconnaissant des *limites*? Il est fort probable que la *guérison* et la *normalisation* du Covid-19 (et des pandémies futures) réside dans la réponse que nous allons donner à cette question.

La grande injustice de l'époque moderne, l'erreur que nous aurions peut-être dû éviter, se cache dans la *toute-puissance* que nous avons confiée à la technique. Autrefois, Dieu le Père était le plus puissant. Mais la technique pour elle-même est *une perfection sans but*, intéressée uniquement aux règles de son fonctionnement. Cette manière de construire la technique se répand hors de toute proportion, vers un chaos qui n'implique aucun progrès. Il a fallu trois jours pour que le Covid-19 détruise cette fausse certitude, cette croyance scientifique, cette foi aveugle des temps modernes, cette illusion de *toute-puissance* qui nous a conduits à imaginer un monde confié aux robots, à l'intelligence artificielle, à la croissance économique dé耦plée de la croissance humaine. Certes, la technologie nous fournit des ressources formidables, mais nous ne devons pas nous leurrer en imaginant que notre avenir repose sur la technologie. Pour qu'il y ait un vrai progrès, l'initiative humaine est nécessaire. Et pour que le progrès soit efficace, peut-être faut-il définir une limite ?

Toutefois, le Covid-19 se révèle ainsi peut-être un porteur inattendu de bonnes nouvelles: "*La technique n'est qu'un instrument*" - "*Le futur a un coeur ancien*" - "*Le futur est remis à votre responsabilité*" - "*Dans l'ensemble de la population, un bon sentiment d'appartenance à l'humanité prévaudra*". C'est à vous, les jeunes, de reconnaître et choisir l'héritage culturel et religieux qui vous concerne. Le futur est entre vos mains, et il s'agit du même mot: la cultivation, la culture, et le culte.